



CHAPITRE PREMIER

L'ANNONCE

« Dame seule demande élève très soumis pour leçons d'anglais. Écrire... »

Philippe des Roches, assis à la terrasse de la Maneville, regardait pour la dixième fois cette annonce qui paraissait dans la livraison hebdomadaire qu'il tenait à la main.

Enfin, appelant le garçon il régla sa consommation et s'en fut à pas lents dans la direction de l'Opéra.

Par cette printanière journée de mai 1926, la vague humaine déferlait sur les boulevards. Les femmes arboraient les toilettes d'été, les hommes avaient en majorité le traditionnel canotier et Philippe était un des rares à porter le large sombrero noir qu'il affectionnait d'une façon toute particulière.

À trente quatre ans largement indépendant avec ses soixante mille francs de rentes auxquels venaient s'ajouter les revenus de ses deux métairies de Provence où se trouvait le château familial. Philippe eut aisément pu s'établir dans son monde. Mais il ne le voulait pas, affectant même devant quelques camarades de cercles des propos tellement misogynes que d'aucuns le croyaient inverti. On le voyait quelquefois à Montparnasse ou place Pigalle en compagnie d'esthètes et d'éphèbes mais jamais on ne l'avait rencontré avec une femme.

Son visage irrégulier était laid, ses épaules ressemblaient à des ailerons de requin et sa démarche

évoquait le *tædium vitæ* de l'homme qui a trop vécu à la recherche de l'irréalisable. Mais quand il parlait la transfiguration se faisait, totale, sa voix chaude et souple avec un rien d'*assent* qui décelait la méridionale origine s'imprégnait de cet optimisme propre aux enfants du soleil. Bon camarade, au billet facile il lui était beaucoup pardonné de ses sautes d'humeur.

Mais personne n'était au courant de sa vie sentimentale, qu'il tenait jalousement cachée.

Ayant traversé la place de l'Opéra il entra au café de la Paix, se fit apporter de quoi écrire et commanda un demi.

Sans rature, avec fébrilité, prenant à peine le temps de boire une gorgée, il écrivit à l'adresse indiquée :

Paris, le 10 mai 1926.

Madame,

J'ai lu avec intérêt votre annonce parue dans le *Bon Temps* et me permets de vous écrire, persuadé que nous pourrons nous entendre.

Âgé de trente-quatre ans je suis un masochiste convaincu fervent adepte de la Domination Féminine que je recherche depuis l'âge de vingt ans.

Mon idéal est d'offrir mon corps en tapis aux pieds mutins et autoritaires d'une femme qui soit pour moi la Dominatrice dans toute l'acception du terme.

Je désire autant que possible que ma Maîtresse ait de hautes bottes noires en cuir verni avec des talons Louis XV, ces derniers entrant plus profondément dans la chair et me donnant ainsi une complète illusion de mon état d'esclavage.

Veuillez me faire connaître votre adresse et me donner un rendez-vous. Je me ferai un devoir de venir me mettre à vos pieds que j'embrasse respectueusement.

PHIPHI

Abonné P. O. P.

Boulevard Saint-Germain.

Ayant mis un billet de vingt francs dans la lettre, des Roches sortit, jeta la missive dans une boîte et s'en fut dîner tranquillement.

Trois jours après étant passé au P. O. P. il avait la réponse suivante :

Paris, le 12 mai 1926.

Monsieur,

J'ai bien reçu votre lettre et votre franchise me plaît beaucoup.

Je tiens d'abord à vous annoncer que les séances de une heure et demie à deux heures de temps sont de cent francs.

Ensuite je puis vous dire que j'ai, comme vous le souhaitez, de superbes bottes vernies à talons Louis XV qui sont accoutumées à fouler la chair nue de mes esclaves car il ne faudrait pas croire que vous êtes seul dans votre cas.

Je vous attends donc un de ces jours et je compte absolument sur votre visite.

Vous pouvez me voir tous les jours sauf le dimanche de deux heures à six heures mais je veux que vous m'adressiez un pneumatique pour m'avertir.

J'habite au premier étage, escalier A, 78 rue du Commerce à Grenelle. Ma porte est à droite. Ne confondez pas : je dis bien à droite.

Je vous présente la semelle de ma pantoufle à lécher.

ROSE DELCAMP
78, rue du Commerce, XV^e.

Philippe alla aux Trois Magots rédiger le pneumatique suivant :

Paris, le 12 mai 1926, 11 h 30

Madame,

Je suis heureux que vous ne m'ayez pas repoussé et me permettez de vous annoncer ma visite pour demain à trois heures.

Depuis douze ans, je cherche la Maîtresse idéale. Je pense la trouver en vous et vous promets d'être un esclave des plus soumis. Laissez-moi vous dédier ces quelques vers que j'ai fait depuis longtemps et que je n'ai pas offerts n'ayant rencontré personne capable de les comprendre.

J'embrasse religieusement vos belles bottes.

Votre esclave

PHILIPPE.

À MA MAÎTRESSE

Sous tes talons impérieux
Tu peux sentir mon corps qui vibre
Secoué dans sa moindre fibre
Par un frisson mystérieux.

Tu t'arrêtes et, nonchalante,
Tu descends de ton piédestal ;
Vers le lit, d'un pied triomphal,
Tu pousses ma chair pantelante.

Tu remontes sans sourciller
Sur ton tapis de chair humaine,
Tu ressembles à une Reine,
Foulant un vaincu sous ses pieds.

Soudain je sens que tu t'énerves
Et tes hauts talons, par moment,
Martèlent frénétiquement
Ce corps dont déjà l'âme est serve.

Tu t'assois sur le bord du lit ;
Tes pieds se reposent, farouches,
Sur ma poitrine et sur ma bouche
D'un geste orgueilleux de défi.

Et ta figure dédaigneuse,
Laisse voir l'âpre volupté,
De me tenir ainsi mâté,
Sous la chaussure poussiéreuse.

Tu me piétines et je dois,
Jurer de te rester fidèle,
En léchant la fine semelle,
Écrasant mon corps aux abois.

Ayant terminé, il paya, sortit et alla mettre son pneu à la poste.

Depuis qu'Hélène Marchal l'avait chassé de sa vie, Philippe des Roches avait inlassablement poursuivi ce but : être l'esclave d'une femme. Mais pour cela il n'avait pu s'adresser qu'à des professionnelles. La plupart du temps tout se bornait à une passade de quelques heures. Il payait largement et disparaissait, accompagné par le regard apitoyé de la fille qui le considérait comme un peu loufoque. Il n'avait jamais fait la cour à une femme du monde car, insatiable de sensations étranges il était aussi un de ces timides n'osant s'imaginer qu'une femme, vu sa manie, pût s'attacher à lui. Aussi arrivait-il à les mépriser toutes, s'en servant comme d'un instrument indispensable à lui procurer l'émotion charnelle qu'il recherchait.

